

L'enfouisseur et son compère

Un pince-maille avait tant amassé

Qu'il ne savait où loger sa finance.

L'avarice, compagne et soeur de l'ignorance,

Le rendait fort embarrassé

Dans le choix d'un dépositaire ;

Car il en voulait un, et voici sa raison :

« L'objet tente ; il faudra que ce monceau s'altère,

Si je le laisse à la maison :

Moi-même de mon bien je serai le larron.

– Le larron ? Quoi ? jouir, c'est se voler soi-même !

Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême ;

Apprends de moi cette leçon :

Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire ;

Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver

Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire ?

La peine d'acquérir, le soin de conserver,

Ôtent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire. »

Pour se décharger d'un tel soin,

Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin.

Il aima mieux la terre ; et, prenant son compère,

Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.

Au bout de quelque temps l'homme va voir son or ;

Il ne retrouva que le gîte.

Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite

Lui dire : « Apprêtez-vous ; car il me reste encore

Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse. »

Le compère aussitôt va remettre en sa place

L'argent volé, prétendant bien

Tout reprendre à la fois sans qu'il y manquât rien.

Mais, pour ce coup, l'autre fut sage :

Il retint tout chez lui, résolu de jouir,

Plus n'entasser, plus n'enfouir ;

Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,

Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

Jean de La Fontaine (1621-1695)

